

« ...je n'ai jamais eu d'hésitation quant à mon identité. Je suis celui que j'ai toujours été. »

– entretien avec Virgil T. Năse –

Marina MURE ANU IONESCU<sup>247</sup>

Virgil T. Năse est l'un des écrivains de premier rang de la diaspora roumaine. Après des études brillantes à Bucarest – de lettres (français), de théâtre – obligé de quitter la Roumanie, il s'établit à Paris, où il fera un doctorat en sociologie et la sémiologie des arts et des lettres, à l'École Pratique de Hautes Études, sous la direction de Roland Barthes. Il est l'auteur d'une œuvre vaste et polyvalente : romans, essais, pièces de théâtre, biographies, traductions de et en plusieurs langues. Une intense et constante activité d'homme de théâtre, de metteur en scène trouve sa place à côté du « pain quotidien », de ce « gendarme » qui est l'écriture. Virgil T. Năse appartient-il à un « entre-deux » assez mal défini ? L'identité d'un écrivain est-elle inextricablement liée à la langue qu'il choisit pour s'exprimer ou bien est-elle au-dessus de toute conjoncture ? « L'affaire Tanase » qui a fait la une des médias français en 1982 transforme pour un moment l'écrivain roumain devenu français en un héros de polar, en une légende, surtout pour les Roumains, privés à l'époque de toute information crédible. Virgil T. Năse est un fin observateur de l'actualité et un ennemi intransigeant de la médiocrité et de l'hypocrisie politiquement correcte. Comme il le dit lui-même, il est celui « qu'il a toujours été ».

Virgil T. Năse, vous faites partie de cet espace ambigu que l'on appelle l'entre-deux, un entre-deux culturel et linguistique. Une question un peu paradoxale : de quel côté est un entre-deux ? Autrement dit, vous vous

---

<sup>247</sup> Université « Alexandru Ioan Cuza », Iași, Roumanie.

sentez plus du côté roumain ou davantage du côté français ? Comment vous percevez-vous vous-même ? (Que de « vous » !)

Voilà une question que je ne me suis jamais posée. Pour deux raisons, il me semble.

Premièrement parce que je n'ai jamais eu d'hésitation quand à mon identité. Je suis celui que j'ai toujours été. Confiant dans ma bonne nature, je me suis laissé pousser sans solliciter des greffes, sans envier les bonsaïs, sans prendre pour modèle les cèdres du Liban. Je profitais de la pluie et du beau temps, du jour et de la nuit, de tout ce qui pouvait me nourrir. Je n'étais (je ne suis toujours) qu'une sorte de plante qui donne naissance (on ne sait pas trop comment) à des fruits bizarres dont la qualité gustative m'importe peu, soucieux uniquement de leur authenticité – qui n'a rien avec le « réalisme », vous vous en doutez bien ! Bref, les matériaux qui nous tombent sous la main au moment où il nous faut construire un abri ne changent pas notre nature. Le bonhomme qui laboure son champ et qui cette année sème du maïs n'est pas différent de celui qui, l'année précédente, semait du blé ou de l'orge. Un bon tailleur pour dames sait travailler autant le velours que la soie. Au terme de ses différents apprentissages (longs et difficiles, je vous le concède, mais rien n'est aisé dans le pays situé à l'est d'Eden), un professionnel de l'écriture littéraire (si rare de nos jours) est censé pouvoir régenter autant les sonorités coupantes, en blanc et noir, du français, que les couleurs vives et qui débordent des formes du roumain.

Deuzio, parce que, franchement, il n'y a pas d'entre-deux en littérature. Du moins pour ceux qui, comme moi, ne se croient pas plus intelligents que la langue qui les porte. N'ayant aucun message à faire passer, aucun enseignement à délivrer, je me laisse irriguer par la langue qui forme ses propres figures dont la chair narrative protège les semences destinées à porter fruit chez certains lecteurs (toutes les écritures ne sont pas pour tous les esprits, et chacun se laisse féconder par celles qui lui conviennent sans qu'il soit judicieux d'établir des hiérarchies, comme à l'école où les spécialistes s'ingénient à nous faire croire que les œuvres sont des robots de cuisine universels !). L'expérience de l'écriture en deux langues (que je ne souhaite à personne, même si elle vous fait mieux sentir à quel point chacune este enfermée dans un cocon inviolable) n'a fait que confirmer une évidence, qui, en ce qui me concerne, m'avait déjà ébloui au moment où, jeune, je

traduisais les Contes drolatiques de Balzac. A savoir qu'une langue ne fonctionne..., je veux dire qu'elle ne fait apparaître les figures qui existent, insoupçonnées, en vous, que lorsqu'elle est pure, lorsqu' aucune incongruité ne vient entraver l'éclat qu'elle déverse. Le moindre mot mal boutonné, la moindre phrase débraillée, une virgule de trop, telles ces vulgaires bretelles de soutien-gorge que l'on exhibe, salit l'onde de clarté et la projection sur la page est éclopée, bancale, souffrant d'un handicap qui est à la fois révoltant et trop visible : les fautes de langue ressemblent à ces mendiants qui étalent leur pustules – ce qui peut être avantageux pour les droits de l'homme mais n'a rien à voir avec les droits de la littérature. Cette littérature qui est, pour moi, comme pour beaucoup d'autres, je m'empresse de le dire, un horizon jamais atteint mais vers lequel je me traîne comme vers la Terre sainte, sans vrai espoir de l'atteindre un jour – ce qui n'a d'ailleurs aucune importance : le trajet suffit.

Trêve de bavardage ! Je me suis laissé emporter par le propos bien loin de la question. Bref, les circonstances d'une vie inutilement aventureuse m'ont obligé de jouer ma petite musique tantôt au piano, tantôt à la trompette mais la mélodie reste la même et je ne confonds pas les instruments : je ne demande pas aux cordes frappées d'avoir la brillance des cuivres ni à mon clairon d'exécuter les fioritures arpégées des études de Chopin.

Que pensez-vous de la formule « littérature roumaine d'expression française » ? Elle est controversée. Vous en faites partie ?

Franchement, je n'en sais rien.

C'est le souci des distributeurs de décider sur quel rayon ranger ce qui n'est pour eux qu'une marchandise que le consommateur doit retrouver sans perdre son temps (qui est de l'argent). Les taxinomies littéraires, dont je ne conteste pas la justesse, loin de là ! m'embarrassent toujours dans la mesure où elles s'efforcent d'introduire dans la coquille d'une œuvre des références extérieures. S'il est certain qu'il faut casser les œufs pour obtenir une omelette, il est tout aussi vrai que dorénavant cette substance n'est plus à même de faire venir au monde un oiseau.

Néanmoins (réponse de Normand qui ne doit pas étonner de la part de quelqu'un devenu écrivain de langue française), je vous fais remarquer

que si la littérature roumaine de langue française n'existe pas (les littératures sont intimement liées à la langue et ce qui s'écrit en français est, qu'on le veuille ou non, littérature française et rien d'autre), il est tout aussi vrai que le théâtre de Ionesco (qui s'appelait Ionescu lorsqu'il écrivait, en 1942 il me semble, en roumain Engleze te f r profesor, devenu une dizaine d'années plus tard La Cantatrice chauve) est une apparition singulière dans la littérature française. Dans cet espace littéraire il n'a pas de précurseurs – quelle erreur de l'apparenter aux surréalistes, diligents auteurs de manifestes sans prolongements dans la littérature ! Et son théâtre, une plante qui venait d'ailleurs, n'a pas réussi à féconder les esprits indigènes pour avoir une continuité. Or ce n'est pas le cas de la littérature roumaine où le théâtre de Ionesco est la continuité directe de celui de Caragiale et où, après la guerre, une pléiade d'auteurs d'une incontestable originalité se situent brillamment dans son sillon, celui que j'ai appelé ailleurs « le théâtre du mot vide<sup>248</sup> » : Teodor Mazilu, Matei Vi niec, Horia Gârbea, entre autres – et si vous avez la bienveillance de rayer « brillamment » de ce qui précède, vous pouvez ajouter à cette liste certaines de mes pièces telles Le Paradis à l'amiable, Les Fauves ou Moderncarnavaltango.

Quant à mes romans, je vous en fais juge, heureux de vous avoir peut-être facilité la tâche (ou au contraire) puisque plusieurs existent maintenant dans les deux langues, non pas traduits mais réécrits. Cerise sur le gâteau, à Timi oara, les éditions de l'Université de l'Ouest ont publié il y a quelques années (pain bénit pour les comparatistes qui étudient les modifications qu'entraîne dans l'écriture le passage d'une langue à une autre) les trois versions d'un texte (Beatrix, Macferlone, Isabela) écrit initialement en roumain, réécrit (et partiellement publié) en français une vingtaine d'années plus tard et refait une nouvelle fois, en roumain, quelque quarante ans après la première rédaction.

Ah ! que ne suis-je encore l'étudiant imbu de sémiologie et des nouvelles méthodes critiques, celui qui faisait une analyse mathématique des textes de Nerval et appliquait les principes de la sémantique structurale de Greimas aux Pontiques d'Ovide, pour me jeter la tête la première dans une étude docte des invariants d'au-delà du discours, qui instituent les repères

---

<sup>248</sup> Cf. l'Introduction au dossier « Le Théâtre du mot vide » dans la revue Seine et Danube, n° 1(7), éd. Non Lieu, Paris, 2014.

dont l'identification offre au traducteur/auteur une totale liberté au niveau des séquences spécifiques de chaque langue... Etc.

Qu'est-ce que la francophonie roumaine ?

Un atavisme d'une époque moins ressemblante que la nôtre à celle de putrescence que fustigeaient de concert Juvénal, Martial et Pétrone (à revoir le film de Fellini qui donne la sensation de regarder le journal tv de 20 heures !)... Il est, cet atavisme, le souvenir confus, inavoué et inavouable, du temps où le débat concernant l'avenir des sociétés avait lieu en France et sous la surveillance d'une longue série d'esprits illustres ayant incrusté leurs exigences dans la langue, un temps où les intellectuels qui intervenaient dans le débat public étaient Mauriac, Camus, Foucault, Raymond Aron et j'en passe et non ceux qui vocifèrent aujourd'hui dans les « States », chanteuses de cabaret qui n'ont sur Gică Petrescu que l'avantage d'avoir montré leur intimité jusqu'à l'os, acteurs qui, pour avoir récité les répliques de quelques grands auteurs, se prennent pour les héros qu'ils ne sont que sur la scène ou à l'écran, comédiennes qui pour avoir joué des Juliette s'imaginent que c'est toujours Shakespeare qui parle par leur bouche prêtée moyennant finances aux fabricants de rouge à lèvres... Sans oublier ceux qui, ayant mis un but de la tête, se considèrent aptes de juger l'histoire, appelés dans le débat public par la horde des journaliers dont les vérités ne passent pas la nuit...

En fait, il me semble que pour mieux répondre à cette question, un détour s'impose, une sorte de récit de voyage en forme d'apologue.

Nulle part je n'ai ressenti un plus vif désir de me tuer pour simplement disparaître d'un paysage où je me sentais de trop..., nulle part je n'ai eu le sentiment d'une plus radicale inutilité de l'homme, écrasé par une sorte de cataclysme cosmique qu'il serait vain, voire ridicule d'affronter, qu'à Doubaï, où m'avaient conduit les pérégrinations de ma troupe de théâtre. Cette sensation au début confuse, qui disparaissait au contact des gens, ni meilleurs ni pires qu'ailleurs, se précisa petit à petit. Ce qui était, pour moi (je ne parle qu'en mon propre nom et parce que vous m'avez jugé digne des questions que vous me posez !)... Ce qui était, pour moi, insupportable, le poison qui s'insinuait dans l'inconscient pour bloquer une à une toutes les fonctions mentales à même de faire de moi un homme, était l'architecture. Appelés à ériger une ville dans le désert, autant dire sur un terrain vague

silloné par des autoroutes elles-mêmes inhumaines, impossibles à traverser, les architectes, qui n'avaient pas à tenir compte d'un voisinage, d'une quelconque harmonie d'ensemble, d'une histoire inscrite dans la pierre des bâtiments, s'en étaient donné à cœur joie, chacun inventant une chose (au demeurant belle en elle-même parfois), forcément immense, mais qui contribuait à un brouhaha mental aussi insupportable pour l'esprit que serait pour l'oreille un concert de marteaux-piqueurs et de moissonneuses-batteuses dans une laminerie où chantent des roqueurs robotisés munis de mitraillettes...

La francophonie ? J'y viens.

La francophonie est justement une longue, une très longue histoire portée par une langue qui offre un repère à chaque coin de siècle, une langue qui fixe des règles tellement strictes de clarté et de bon goût, d'élégance et de loyauté que toute inconvenance (et nos sociétés en secrètent abondamment) se dénonce d'elle-même. Partant, seule une inculture crasse (qui semble le projet le plus tenace de l'Education nationale) vous préserve de la honte d'être une petite crapule dans une langue si illustre, qui depuis tant de siècles enfile sans hiatus des œuvres qui sont autant de pierres de touche.

En Roumanie aussi, la francophonie résiste tant bien que mal aux attaques du sabir informatique, cet anglais devenu un américain de comptoir qui, à trop fréquenter les bordels de la haute finance, a contracté une maladie honteuse dont la haute couture cache les chancres mais pas la puanteur. Telle la gravitation qui veut faire chuter tous ceux qui cessent de ramper, ce grincement doucereux que suinte sur le grand écran de la côte ouest, et qui n'est pas, loin s'en faut, la langue de Shakespeare, ni celle des grands romanciers d'avant la guerre, ce ronronnement vulgaire veut nous persuader que nous sommes une bête économique. Et que l'Europe, notre Europe est une entreprise...

Ainsi, pour revenir à la question, permettez-moi de donner, une fois de plus, une réponse de Normand, un vrai celui-là : « O, I could tell you... / But let it be. »

Question prévisible : vous êtes romancier, essayiste, homme de théâtre, traducteur. Y a-t-il une hiérarchie entre ces hypostases ?

Oh, non. Les choses sont beaucoup plus simples. Je fais un métier, un seul, qui présente certains inconvénients pour ceux qui n'ont pas hérité d'une fortune personnelle. Pour commencer, je suis romancier. Le roman, le vrai, celui qui est l'ADN d'un monde, implique une vision globale... Parenthèse : à un journaliste qui me demandait qu'est-ce qu'un roman, je répondais qu'après en avoir lu un, si quelqu'un vous demande ce que pense l'auteur des shogouns ou du vin blanc d'Alsace ou des guérilleros d'Amérique latine, on devrait pouvoir dire : « L'auteur n'en parle pas, mais normalement voilà quelle doit être son opinion... », tant ce type de littérature est l'expression d'une hypothèse à même d'irriguer l'ensemble. Cela pour vous dire qu'à la différence des auteurs de récits, qui se renouvellent en changeant d'histoire, ceux de romans, pour ne pas se répéter et s'ennuyer dans l'écriture, doivent attendre que suffisamment de choses changent en eux avant de se remettre au travail. Pendant cette maturation, le théâtre me donne l'occasion d'être créatif sur la pensée d'un autre, au service duquel je me mets entièrement – je ne suis pas de ces metteurs en scène qui se servent d'un dramaturge pour s'exhiber, eux. Au contraire – et j'ai été flatté d'entendre dire, sans que je prenne cela pour de l'argent comptant, que ma Mouette était probablement ce que Tchekhov aurait aimé voir sur scène et que mon A la recherche du temps perdu était le spectacle que probablement Proust aurait fait si, au lieu d'écrire, il avait fait du théâtre.

Le théâtre me donne la possibilité de puiser la chaleur de mon mûrissement au plus profond de la pensée d'un autre qui m'oblige à regarder le monde d'un œil qui n'est pas le mien, à me frotter à la psychologie de personnages qui ne sont pas de mon invention. Je ne saurais dire à quel point la pratique théâtrale a enrichi ma littérature !

Et puis, comme je ne suis pas un auteur à succès et que je crois, pire ! que l'enseignement de masse a brouillé les cartes en nous faisant croire que la littérature est un bien de consommation courante (et qu'un bon auteur peut vivre de ses produits, comme un bon bottier des chaussures qu'il fabrique) ! Comme j'ai refusé d'écrire pour vendre (façon capitaliste de désigner ce que les autorités des pays de « démocratie populaire » nommaient « la commande sociale » – vous voyez bien que j'ai de la suite

dans les idées et qu'après avoir pris le risque de rejeter celle-ci, je ne pouvais pas m'accommoder de l'autre) ! Obligé quand même de gagner ma croûte avec ce que je savais faire le mieux, je me suis adonné à toutes les formes d'écriture non fictionnelle (comme diraient les universitaires) tant soit peu rémunératrices – en suivant l'exemple de pas mal de mes prédécesseurs, dont Balzac qui a passé sa vie entre ses dettes et ses créanciers, si je puis dire !

Dernièrement, vous avez écrit plusieurs biographies remarquables : Camus, Dostoïevski, Saint-Exupéry, Saint-François d'Assise. C'est un sacré travail ! Lorsque vous travaillez sur une biographie vous oubliez le romancier que vous êtes ? Ou bien il vous regarde par-dessus l'épaule ?

Il s'agit en fait de ce que je pourrais nommer des « romans vrais », dans la mesure où mon ambition était de raconter, avec une certaine sobriété, sans laisser s'insinuer dans mon propos la moindre fiction, la façon dont les éléments très ordinaires de la vie de tous les jours deviennent un destin. Je fais, je crois, œuvre d'écrivain, soucieux toutefois de ne rien affirmer qui ne soit pas étayé par un document, n'oubliant jamais de mentionner mes sources.

L'auteur de romans invente un héros et le situe dans un monde supposé authentique, attesté historiquement, pour surprendre le mécanisme qui transforme une série d'événements quotidiens, chacun insignifiant en soi, en un trajet unique, toujours singulier tout en étant celui de tout le monde. Je parle de ce « fil rouge » que nous avons pris l'habitude de nommer « le sens d'une existence ». Ce travail ressemble à celui du musicien qui réunit des sons disparates en une mélodie. Mais s'il est relativement aisé, il me semble, de faire sa petite musique avec des sons inventés, avec des personnages qui, imaginaires, se laissent manipuler à notre gré, il est plus laborieux de trouver la mélodie dans une réalité qui existe déjà, dépister le roman dans une vie qui a déjà été écrite. Ces biographies ne sont, de mon point de vue, que cet exercice difficile qui consiste à lire une vie pour en découvrir le ressort, le souffle qui la porte vers un but précis que l'intéressé lui-même ignore souvent – tel Tchékhov persuadé jusqu'à sa mort qu'il est un écrivain médiocre, qui sera vite oublié...

Façon de dire que dans ces biographies d'écrivains (celle de Saint François est une autre musique, comme on dit !) où les œuvres (que je ne commente jamais) sont des faits de vie, nullement plus denses ou plus



parlants qu'un accident de la route, une rencontre, un conflit, une condamnation à mort (Dostoïevski) ou une maladie (Tchékhov)... Dans ces biographies, je m'efforce d'être concret, exact, faire un travail de notaire. Rien ne s'y trouve qui ne soit attesté par des sources fiables qui ne sont pas les œuvres (susceptibles de « transfigurer » le réel) mais la correspondance, les témoignages, les journaux intimes (de mes héros ou de ceux qui l'ont connu). Au temps de ma jeunesse folle, plus diligent que le poète, et à bonnes mœurs dédié, j'avais bien étudié la distinction d'Aristote entre l'historien, qui œuvre dans le vrai (souvent invraisemblable), et l'écrivain reclus dans le vraisemblable. Alors voilà, mes biographies s'efforcent de rendre le vrai vraisemblable. Bref, j'accumule les faits auxquels je me contente d'offrir une transparence pour qu'à travers leur chair on puisse entrevoir le squelette, ce que découvre le paléontologue après des centaines et des milliers d'années : le mythe, qui est l'ossature de chacune de nos vies.

Partant, le style est celui qui convient pour ce genre d'inventaire événementiel. Je m'interdis toute émotion dont je crains qu'elle pourrait entraver celle du lecteur. Je me garde bien d'être ce violoniste hypersensible qui, trop ému par la musique qu'il est en train de jouer, laisse tomber l'archet et dont les doigts ne trouvent plus la bonne place sur la corde. La vie des hommes exceptionnels est en elle-même une musique tellement mélodieuse qu'il serait inconvenant de vouloir encourager l'émotion du public en faisant montre de la mienne.

La sobriété de l'écriture est récompensée par une très « poétique » me dit-on, lumière venue d'un « au-delà », que je cherche, c'est vrai, parce qu'elle devrait constituer la substance de mon texte. Ma prime, comme romancier, je l'ai eue dans une rencontre avec les lecteurs de mon Tchekhov. Après quelques appréciations obligeantes, l'un d'eux me fait savoir qu'il a, toutefois, un reproche à me faire, celui de ne pas avoir arrêté mon récit à temps, avant la mort du héros, pour que mon roman finisse bien.

Vous vous êtes formé en Roumanie : études de lettres, de théâtre mais vous vous êtes épanoui, affirmé, consacré en France. Faisons un exercice d'imagination : si vous aviez fait vos études en France, votre parcours (en France) aurait été le même ?

Je ne suis pas un écrivain imaginatif et cet exercice dépasse, je m'en excuse, mes capacités d'invention.

Vous avez des regrets ? Si c'était à recommencer, qu'est-ce que vous aimeriez vivre autrement ?

Des regrets ? Aucun. J'ai mal vécu, je le sais, mais j'ai fait de mon mieux. Je ne me flatte pas de croire que j'aurais pu être meilleur. Quant au reste, j'aurais aimé payer moins cher mes petites et très relatives victoires sur la gravitation universelle – mais c'est déjà un raisonnement marchand et dès qu'il est question de prix je suis perdant à tous les coups.